

**Québec français**



**Sol, Marc Favreau**  
**De l'imaginaire au politique**

Jean Levasseur

---

Numéro 111, automne 1998

Discours humoristiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Levasseur, J. (1998). Sol, Marc Favreau : de l'imaginaire au politique. *Québec français*, (111), 71–73.

« Il faut rire avant que  
d'être heureux, de peur de  
mourir sans avoir ri. »

La Bruyère

Photo : Claire Meunier

# Sol

## MARC FAVREAU

### De l'imaginaire au politique

PAR JEAN LEVASSEUR\*



Photo : Denis Platin

Une étude de l'ensemble des monologues de Sol permet de constater à quel point Favreau sait allier avec justesse le comique dit « gratuit » (simple expression de l'humour) et le comique « engagé » (qui s'attaque aux institutions et aux valeurs d'une société). Des soixante-neuf textes originaux<sup>1</sup> jusqu'à maintenant publiés, quarante-six (67 %) comportent des éléments de critique sociale. Deux domaines reçoivent plus souvent qu'autrement le feu de ses jeux linguistiques : le système capitaliste et la société de consommation (15 monologues) ainsi que les politiciens et leurs (nos) institutions (13 monologues). L'obsession de l'argent et les luttes de pouvoir qu'elle engendre se veulent donc les sujets de prédilection de Favreau. Toutes les grandes structures du monde capitaliste y passent : politiciens, gouvernements, banquiers, grands commerçants et professionnels divers (artistes inclus), en plus, bien sûr, des systèmes scolaire, pénal, médical et de sécurité sociale. Dans ces mini-portraits du quotidien, la victime s'avère être, plus souvent qu'autrement, Sol lui-même, situation ironique qui ne l'empêche pourtant pas de continuer à juger sa société avec une infinie bienveillance<sup>2</sup>.

L'univers de Sol est celui du manque ; au fil des monologues, Sol se retrouve tour à tour sans travail, sans talent, sans ami, sans compagne, sans éducation, sans santé ou sans maison. Il n'a jamais de chance et a peur de la vie. Pourtant, et c'est là l'une des règles fondamentales du rire, le pathétique de son existence ne touche jamais véritablement le spectateur, qui parvient à la fois à s'identifier à sa souffrance, et à s'en détacher. « Les larmes du monde sont immuables », écrivait Beckett. Pour chacun qui se met à pleurer, quelque part un autre s'arrête. Il en va de même du rire<sup>3</sup>. Chez Sol, le déchaînement d'événements caractéristiques du rire créés par Favreau, qui vont de la personnalité insouciant et éternellement optimiste de son personnage au véritable délire verbal dont il entoure ses textes, éléments qui empêchent le spectateur de s'attarder trop longtemps sur ses cruelles et innombrables mésaventures.

Il faut lire les monologues de son dernier spectacle (*Je persifle et je singe*) pour ressentir sa colère face aux compressions budgétaires de nos gouvernements dans les mondes de l'éducation, de la santé et des services sociaux. « La tête chercheuse » demeure à notre avis un exemple typique de cette ire populaire, en apparence sans victime, et l'une des grandes créations de l'humoriste, dont les stratégies rhétoriques incluent l'épenthèse, l'à-peu-près, le calembour et le néologisme.

Les deux images du titre se réunissent d'abord derrière le concept de « profondeur » ; le Sage recherche la « profonde vérité » comme si ce fut un trésor. Un jour il « tombe sur un filou », jamais satisfaisant, qui le devient bientôt par un « épuisement ». C'est à ce moment que s'énonce la clé « secrète » du monologue ; en dix lignes, Sol donne cinq sens différents du mot « mine » et de ses dérivés. Ces jeux de sens ouvrent la porte à une multitude d'effets de surprise, procédé connu par lequel on introduit dans une situation « A » ce qui appartient à un contexte « B ». Ainsi « mine » devient tour à tour lieu d'un gisement de minerai, un travailleur, et une personne de moins de dix-huit ans (« mineur ») ; il est également employé dans une expression relative à la santé (« avoir meilleure mine ») et, finalement, il renvoie à l'image du dangereux engin explosif « [...] Alors on remonte / on sort de là, et on ferme la mine / On arrête pas de fermer des mines / Mais on se remet à chercher ailleurs... / on détourne même les mineurs... / on leur cherche une meilleure mine... // Dans l'ancien autrefois, ça valait / encore la peine, mais de nos jours / on n'a plus besoin de les chercher, les mines / elles nous sautent aux yeux ! » (p. 437).

Aux rappels brutaux des proxénètes et des mercenaires s'ajoute bientôt une autre catégorie de briseurs de vie : ceux qui s'emploient à détruire le règne animal, c'est-à-dire... un peu nous tous. Comment réussit-il à critiquer son public tout en le faisant rire ? De deux façons : sa technique favorite est le calembour, dont l'un des sens porte fréquemment un message sérieux, et un autre, humoristique.

À ce procédé, fréquemment utilisé dans ses monologues, se joint aussitôt l'effet différé, où l'effet comique est préparé à l'insu du spectateur, ici à travers des images relatives à l'expression orale qui amènent subtilement le spectateur au calembour final : « Les autres [animaux] on cherche à les retrouver, / on les appelle, mais ça sert à rien, / ils répondent jamais... / Et même s'ils répondaient, on entendrait pas, / la faune peut pas se faire entendre, / la faune est en voix d'extinction... » (p. 438).

Sol se lance ensuite dans une attaque en règle contre les décideurs, les gouvernements, les capitalistes qui exploitent les pau-

vres gens. Vingt-sept lignes où il se moque de ces « impayables » qui « serchent à réduire la dèche nationale » sur le dos du « petit », celui qui « vaut rien », qu'on « pompe à la source » et dont on « profite », celui qui « essuie les trempêtes ». Encore une fois, Sol n'oublie pas sa métaphore de départ ; il parle du « petit » qui a « épuisé ses diminutions ». On a « réduit ses défenses » ce qui l'amène à toucher au « fond du tonneau » (simple métaphore, tirée encore une fois de l'image première de « profondeur »), ce qui fait de lui un « sans-abri fiscal ».

Tout comme pour les critiques d'ouverture du monologue, cette féroce sortie contre le capitalisme cédera aussitôt sa place à une longue transition humoristique non engagée, de quarante-cinq lignes celle-là, où le délire verbal offrira, en plus des procédés déjà observés, des éléments d'absurdité qu'introduit l'effet boule de neige. Cette boule de neige est ici amorcée par une série de réflexions pseudo-logiques sur le mot « savant » et ses dérivés : « Et puis les savants, tiens, il paraît / que c'est les savants qui serchent le plus. / Là je comprends pas. / S'ils serchent, c'est qu'ils ont pas trouvé, / et s'ils ont pas trouvé, ils savent pas encore, / et s'ils savent pas, ils sont pas encore savants ! // [...] D'ailleurs, quand on trouve un sercheur / on est content et on le paye même pour sercher /. Alors tu parles, le sercheur il a pas intérêt à trouver » (p. 439).

À la fin de ce passage strictement humoristique, le public est prêt pour le nœud du monologue, politiquement engagé. Subtilement, il a « en attendant » été renseigné sur les grandes structures de notre société, une société manichéenne, composée des « gros » méchants, et des pauvres « petits ». « Tout ce qu'il a mis de côté », rappelle-t-il en parlant des « petits », « ça se retrouve derrière lui... » (p. 439). Cette structure se retrouvera personnifiée dans la dernière partie du monologue par, d'un côté, les décideurs et, de l'autre, les patients impuissants. La transition vers les compressions budgétaires dans le système hospitalier se fait finalement par l'entremise d'un professeur d'université victime de *burn out*, un « sercheur » qui a tellement travaillé qu'il s'est trouvé « surchargé de cours » (p. 440). Conséquemment, il finit à l'hôpital, entouré d'autres « sercheurs » qui ne peuvent comprendre qu'il a « le curriculum vidé » (terme latin qui rappelle la terminologie médicale, p. 441).

Pour une rare fois chez Favreau, Sol ne deviendra pas ici une victime du système, un patient, mais plutôt un détenteur de pouvoir, un administrateur froid et calculateur, obsédé par la productivité, conscient qu'« un cadre bien accroché ça bouge plus » (p. 441). Le spectateur est alors parfaitement conscient qu'il assiste à une inversion, une création carnavalesque au sens bakhtinien du terme, où par l'ironie l'humoriste, incarnation de la victime, fera la morale à l'assaillant en s'accaparant momentanément de sa position sociale. Dans ce monologue, cette ironie empruntera sa voix aux traditionnelles épenthèses et calembours bi-directionnels (à la fois sérieux et humoristiques). Sol critiquera ainsi à sa façon le virage ambulatoire, le lamentable traitement accordé aux patients, l'absence de médecins (les « ovnipticiens », p. 442), les compressions budgétaires, les difficiles négociations syndicales et, bien sûr, le licenciement de personnel. L'hôpital est « con-gestionné », dit-il, on a découvert un « virus ambulatoire » ; il parle du « flop opératoire », du « décharnement thérapeutique », des « manipulations frénétiques », de « l'ostéoamorose » et de « matérioscléorose » (p. 441). Reprenant la métaphore aquatique employée pour décrire la condition des « petits » (trombe, trempête, pompe, source, p. 439),

il parlera en termes similaires de la révolte qui gronde : « Et on s'insurge à l'urgence / les civières sortent de leurs lits / complètement débordés / c'est la grande perfusion, c'est la chute / ça coule, ça fuit de partout... / on patauge avec les marsouins intensifs... / et si on se clame pas / on finira par sombrer dans l'alcoolésterol ! » (p. 442).

Sol entretient ensuite son public au sujet des compressions budgétaires qui se font évidemment du côté de la « reserche », des « surventions » (« on se contentera de sous-ventions »), des « bébénévoles » et des « insinuations artificielles ». Tout ça à l'aide d'une « braguette magique » (p. 444). Ces restrictions se feront aussi, il fallait s'y attendre, du côté du personnel. Calembours, à-peu-près, épenthèses et absurde deviendront ainsi les outils d'une imagerie lexicale particulièrement violente, que le spectateur associera sans doute à celle des relations entre le « petit » et le « gros » (vaut rien, diminutions, débattre, tromber dessus, pomper à la source). L'administrateur qu'est devenu Sol, le symbole de tous les décideurs, choisira ainsi de « sabre[r] dans le collectif » et de « raccourci[r] le personnel » (p. 444) ; il « remerci[era] » plusieurs travailleurs (avec pour certains une « déprime de séparation ». Les autres, il les « envoie paître dans le pré retraite », tandis que les quelques agitateurs ont droit à un « congelé sans solde ». Le discours se durcit progressivement, pour se terminer dans une envolée digne des grands discours politiques, duplessico-dictatoriaux pourrions-nous ajouter... Par les allusions à des événements connus que le spectateur pourra facilement reconnaître (menaces de compressions dans la masse salariale, affirmation d'une prise de responsabilités, etc.), le renvoi à nos politiciens favoris (Lucien Bouchard ou Jean Rochon) semble évident : « Quoi ? Y en a qui s'abjectent ? Du calme ! / Assis ! Assis sur votre coussin ! / Sinon je sors la masse, et je tape. / Je tape avec la masse salariale ! / Quoi ? Qu'est-ce que j'entends ? / Je vous tape sur les doigts de la personne ? / Je vous écrase les doigts acquis ? / Non. J'assomme mes responsabilités, c'est tout ! / Et ceux qui sont pas contents / je les suspends à mon omnipotence ! » (p. 445).

Favreau termine son vigoureux monologue en mettant fin au monde inversé. Sol redevient alors Sol, cet être sans pouvoir et sans éducation. Entre-temps, l'enfant a fait la leçon à ses parents, l'accusé au juge. Et pour s'assurer que le spectateur a bien compris, Favreau permet à Sol un bref moment de normalité. En clôture de dithyrambe, le pauvre clown nous rappelle ainsi l'importance de cette « vraité » qu'il avait abordée au début : « Ouille non, non je pourrais pas dire ça. / Je pourrais pas. On peut pas couper / couper comme ça dans la reserche. / Y a au moins encore une chose qui vaut / encore la peine qu'on la reserche... / (on l'a perdue depuis tant tellement longtemps) / ah, si on la retrouvait ça serait trop beau / on aurait retrouvé LA RAISON ! » (p. 445). Le cycle est ainsi complété.

L'histoire de l'humanité a depuis longtemps démontré que les institutions (et les hommes) augmentent leur pouvoir sur la population en réduisant son importance, sa valeur et ses qualités. L'Histoire est bâtie sur la construction de complexes de supériorité sur des populations et groupes peu à peu convaincus de leur infériorité. L'humour se veut une réponse populaire, la soupe de sûreté des composantes inférieures d'une pyramide hiérarchique érigée par les générations antérieures.

À cet égard, Sol a été l'une des plus belles créations de la Révolution tranquille et, sans doute, la plus méconnue de son monde « intellectuel ». Trente-six ans après sa naissance, force

est d'admettre qu'il ne s'est jamais trahi et qu'il n'a jamais poursuivi, dans tout l'effort mental de l'enfant qui ne parvient pas à saisir le sens d'un univers pourtant si palpable, qu'un seul et unique but : découvrir l'âme et les motivations de l'Homme, et mieux comprendre son complexe quotidien. Paradoxalement, à travers ces lourdes et austères vérités, Sol a constamment réussi à faire rire. Il a aussi ouvert l'imaginaire québécois sur un héros d'ici. Le journaliste et écrivain Georges-Hébert Germain raconte : « Dans ce temps-là, il y avait aussi, à la télé, dans nos rêves et dans nos jeux, des gars comme Peter Gun, Gene Sutry, Lone Ranger. [...] Les pauvres méchants, qui avaient le malheur d'avoir affaire à eux, tombaient raides morts, une balle en plein cœur. [...] C'étaient des justiciers, des redresseurs de torts. Absolument tout le contraire de Sol. Sol a été notre premier héros sans arme à feu, sans éperons, sans veste pare-balles. [...] Il a changé complètement les règles de nos jeux, car il était, contrairement à tous les héros conventionnels, du côté des bons en même temps que hors-la-loi<sup>4</sup> ».

Hors-la-loi, anti-héros littéraire, oui, mais également, en tant que création artistique, un marginal, un empêchement de tourner en rond. À l'époque où la ferveur du joul, des blasphèmes et du sexe vendeur s'emparait des poètes, romanciers et dramaturges du Québec tout entier, où « la décadence linguistique allait bon train [...], où le nivellement par le bas, la complaisance, la médiocrité [étaient] à l'honneur<sup>5</sup> », le Don Quichotte du Québec se levait pour servir à lui seul sa belle et merveilleuse dulcinée : la langue. Il continue depuis à défendre cette grande dame contre le plus dangereux des moulins à vent : la médiocrité.

\* Professeur à l'Université Bishop's (Lennoxville)

#### Notes

1. Nous tenons compte des introductions à chacune des parties de spectacles, qui ne comportent toutefois aucun élément de critique sociale.
2. Il est cependant intéressant de constater que les monologues originaux des deux derniers spectacles (*Faut d'la fuite dans les idées* et *Je persifle et je singe*) ne posent plus Sol en victime d'une société. Les victimes sont d'ailleurs rares : les Hommes en général (« Le plusillanisme » et « La tête chercheuse »), et, ironiquement, les riches (« La belle affaire ! »).
3. Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1952, p. 52.
4. Georges-Hébert Germain, Préface à Marc Favreau, *L'univers est dans la pomme*, Montréal, Stanké, 1987, p. 7-8.
5. Marcel Godin, Préface à Marc Favreau, *Les œufs limpides*, Montréal, Stanké, 1979, p. 7.

#### Bibliographie

- Austen, Jane, *Northanger Abbey*, London, Penguin Books, 1985.
- Beckett, Samuel, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1952.
- Bergson, Henri, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.
- Favreau, Marc, *Presque tout Sol*, Montréal, Stanké, 1997.
- , *L'univers est dans la pomme*, Montréal, Stanké, 1987.
- , *Je m'égalmane à moi-même*, Montréal, Stanké, 1982 [repris dans la collection « Québec 10/10 », 1986].
- , *Les œufs limpides*, Montréal, Stanké, 1979.
- Lussier, Doris, *Viens faire l'humour... et le plaisir*, Montréal, Stanké, 1993.